

CAHIER plus loin

QUE L'ACTUALITÉ



MALIK NEMMAGENCE VO

ASSEMBLÉE DE L'ÉGLISE LA MANNE CACHÉE, une église de maison, à Rabat, au Maroc, le 19 mars 2017, à l'occasion de la consécration du pasteur Paciko Simbo.

3/4 Chrétiens au Maroc **Vers une théologie de la migration**

L'Université d'été des Amis de La Vie 2019, à Rabat, a donné lieu à des conférences enrichissantes. Rencontre avec Sophie Bava, socio-anthropologue qui travaille sur les constructions religieuses vues par les migrations.

LA VIE. Pourquoi avez-vous choisi de travailler sur la question migratoire à partir de la religion ?

SOPHIE BAVA. La migration est une épreuve qui marque et dure souvent longtemps. Durant cette période, le spirituel est souvent convoqué. Quand on regarde de plus près les parcours migratoires, on observe çà et là de nombreux petits lieux de culte qui jalonnent les chemins. Dans les camps où les personnes migrantes sont retenues, il n'est pas rare de trouver une tente aménagée en église de fortune, avec quelques planches pour faire un autel.

« L'aventure » – comme les migrants appellent leur tentative de sortir de chez eux pour rejoindre l'Europe ou un autre pays africain – est un temps où peuvent également se révéler de nouvelles vocations religieuses. Certaines personnes, confrontées à la traversée du désert, aux camps, à l'exploitation, s'appuient sur leur charisme pour apaiser les peurs et sont reconnues légitimes par un groupe pour leur capacité à accompagner la foi, susciter l'espoir malgré les difficultés. D'autres sont nées dans une famille engagée religieusement au pays, ou ont une →

Les amis de
la vie
Association de lecteurs

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

formation théologique. Ils puisent alors dans leur bagage intellectuel un discours religieux sur lequel s'appuyer pour rassurer ou rassembler face aux obstacles lors du trajet. Ainsi, la théologie s'adapte et devient contextuelle en puisant dans les récits fondateurs, coraniques ou bibliques.

Ensuite, lors des temps d'attente, très nombreux le long des parcours migratoires, ou dans les pays où les gens sont bloqués par la sécurisation renforcée des frontières depuis les accords de Schengen, comme c'est le cas au Maroc, ces entrepreneurs religieux et leurs fidèles interrogent par leur présence les acteurs religieux présents de longue date. C'est ce que j'ai particulièrement observé dans le christianisme en Afrique méditerranéenne.

Comment les Églises des pays traversés et des lieux d'implantation des migrants sont-elles questionnées par ces expériences de foi ?

S.B. La vocation des lieux spirituels est d'être un espace de répit, de permettre de passer un temps dans un environnement protégé, aux yeux des populations migrantes. Mais leur présence y provoque des changements car elle entraîne une mixité nouvelle, des rencontres. Ces personnes migrantes ne sont pas toujours de la même confession que celle de l'endroit où elles ont trouvé refuge. Soit elles se tournent vers ce qu'elles trouvent au plus près de leur quartier, soit elles sont dans une logique de « butinage religieux », soit elles sont curieuses et comparent afin de trouver le ou les lieux adéquats. Ces démarches font sortir les communautés « sédentarisées » d'une certaine zone de confort, les certitudes sont remises en cause, les valeurs, interrogées.

Ces espaces religieux prennent des formes différentes en fonction des lieux de la migration, c'est-à-dire s'ils sont des lieux de passage, d'installation ou d'ancrage. Dans les zones où les migrants n'ont pas vocation à rester, les espaces religieux sont plus précaires : ils se font et se défont au rythme des départs en migration. Dans les villes où nous observons davantage d'installations, ils créent des « Églises de maison » dans des appartements dédiés aux activités socioreligieuses, où les fidèles peuvent vivre leur foi au quotidien. Il arrive aussi qu'ils fréquentent les lieux de culte historiques qui se trouvent dans les centres-villes. Dans ces derniers, les services proposés – culturels et sociaux – en sont transformés.

Et quand les migrants ont la possibilité de s'ancrer dans un lieu, ils sont alors traversés par des réflexions théologiques fortes : comment dépasser la pauvreté ? Comment sortir du sentiment d'échec face à l'impossibilité de rejoindre l'Europe ? Les prêtres et pasteurs ancrent alors leur accompagnement autour de concepts tels que l'importance d'apporter quelque chose là où l'on est, utilisant souvent



MALIK NEIMI/AGENCE VU

LA FÊTE DE PÂQUES

à l'Église de La Manne cachée, à Rabat, le 1^{er} avril 2018 (ci-dessus et en bas à droite).



COLL. PÉRIDO

Sophie Bava

est socio-anthropologue. Elle a dirigé l'ouvrage *Dieu, les Migrants et l'Afrique* (L'Harmattan, 2018) et coordonné « *Vous n'êtes pas là par hasard* ». *La fabrication d'une théologie de la migration au Maroc* et un dossier *Confluences Marocaines* avec Mehdi Alioua et Farid el-Asri (*Afrique(s) en mouvement*, no 1, janvier 2019). Elle anime avec d'autres chercheurs le site movida.hypotheses.org

la phrase « *Vous n'êtes pas là par hasard* ». On voit donc que le paysage religieux s'adapte tout comme le discours et les pratiques : ainsi est née une certaine « théologie de la migration ».

Comment cela se vit-il au Maroc ?

S.B. Le Maroc a particulièrement vécu ces changements. Il y a 10 ans seulement, on parlait encore des vagues migratoires africaines comme d'un « péril noir ». Et les « Églises de maison », par le bruit et la ferveur de leur culte, pouvaient être mal vues des Marocains, certains n'hésitant pas à appeler la police afin de dénoncer leurs activités. Mais la politique migratoire du royaume et les deux vagues successives de régularisations qui en ont découlé ont permis à ces populations migrantes d'envisager de rester sur le sol marocain. Cela a fait éclore une restructuration du paysage religieux chrétien... avec, de nouveau, une adaptation du discours autour de l'idée que cette terre est aussi la leur.

Les responsables des « Églises de maison » et ceux des Églises officielles se tenaient jusqu'alors à bonne distance, ils étaient craintifs les uns vis-à-vis des autres. Les deux historiques, l'Église catholique et l'Église évangélique au Maroc (EEAM), ont compris que la migration africaine au Maroc peut être une bénédiction pour le christianisme s'ils arrivent à faire chemin ensemble. L'EEAM, plus présente dans les quartiers de migration, a, par le biais de la création d'un Institut œcuménique de théologie à Rabat, l'institut Al Mowafaqa, proposé à l'Église catholique d'accueillir les responsables des « Églises de maison » au sein d'une formation, le Forem. La mise en place de ce cursus spécifique a contribué à renforcer les liens noués et à aborder une vision commune du christianisme au Maroc.



On compte environ une trentaine d'Églises de maison à Rabat et peut-être le double à Casablanca. Évangéliques, pentecôtistes, Églises « de réveil », elles sont de plus en plus acceptées, d'autant qu'elles ne sont pas dans une logique de prosélytisme. J'ai même parfois vu un élan de fraternité de la part des habitants, comme le prêtre de chaises face à une affluence pour un temps de prière ou la participation de Marocaines aux cérémonies familiales.

Quels sont les enjeux à venir dans ce pays ?

S.B. La pluralité religieuse qui découle de l'installation de ces migrants chrétiens questionne la société marocaine et entraîne des interrogations nouvelles pour les arrivants. Comment vivre ensemble et non plus côte à côte ? Il n'était pas nécessaire d'investir les relations avec les personnes migrantes jusque-là puisqu'elles avaient vocation à repartir. Pour ces dernières, la transmission est au cœur de leur préoccupation : leurs enfants vont dans des écoles marocaines, ils parleront arabe très vite et seront baignés dans une culture musulmane. Comment leur parler de la migration qu'ils n'ont pas vécu ? Comment garder le lien avec le pays et la religion de la famille ? En travaillant sur l'islam soufi (le mouridisme) en France, j'ai bien vu comment les premières générations, elles aussi, se retrouvaient d'abord dans des appartements pour vivre leur foi, et envoyaient tout leur argent au pays. Mais quand ils ont eu des enfants, les investissements se sont faits sur place, ils ont mis en place des centres culturels pour ne pas perdre leur savoir.

Enfin, le Maroc est un pays musulman – tout Marocain est musulman sauf les juifs qui peuvent garder leur religion, les étrangers n'étant pas soumis aux mêmes règles. Mais le renouveau chrétien, qui se vit avec une identité religieuse forte puisqu'elle a permis pour beaucoup de « survivre » à la migration, va amener la société marocaine à s'interroger à l'avenir. ☞

INTERVIEW SOPHIE LEBRUN



MALIK NEJMI/AGENCE VU

Pour un front humaniste

L'irruption et l'occupation pacifiques, le 12 juillet, du Panthéon par quelques centaines de « gilets noirs », coalisant sans-papiers et migrants en quête d'asile, a eu pour mérite de placer la France face à ses principes républicains les plus précieux. Ce mouvement est un cri d'amour et de détresse lancé à la France, cri qui ne peut rester sans réponse. Périphéries sociales, existentielles et marges urbaines ont beau être invisibilisées par l'État et la société, elles se sont manifestées avec bonheur ce jour-là, où elles ont rappelé que la République devait dépasser sa dimension autoritaire et la pression d'une xénophobie rampante. Elle se doit d'être généreuse et humaine, d'être une République du soin et de l'accueil. Qu'une nation, *a fortiori* une nation républicaine, ait le droit de choisir qui elle accueille et qui elle n'accueille pas sur son territoire est une évidence, mais, depuis la 1^{re} République, chaque homme s'installant en France a vocation à en devenir citoyen, avec la part d'extrême exigence que cela implique à l'égard des concernés. Or, d'accueil, il n'est plus guère question depuis plusieurs années. Dans la tempête identitaire consubstantielle à la crise, il est bon qu'une République renforcée dans ses dimensions humanistes se manifeste. Face à un front national-populiste ou ethno-autoritaire en Europe, il existe les fondations d'un véritable front humaniste. Ce dernier, mis à rude épreuve lors de la crise des réfugiés, n'est pas dépourvu de soutiens.

Cédric Herrou en est un, emblématique, qui est venu en aide à des dizaines de migrants dans les Alpes-Maritimes et a fait l'objet de poursuites judiciaires. Dans les institutions locales, on trouve aussi des acteurs de ce front humaniste. Ainsi récemment, tout juste élu au Parlement européen sur la liste Europe Écologie-Les Verts, Damien Carême apostrophait l'hémicycle strasbourgeois en rappelant que le destin de la Méditerranée ne pouvait être de se transformer en un vaste cimetière. Maire de Grande-Synthe, il a su faire face à l'afflux de migrants, pour beaucoup issus du Kurdistan irakien, en construisant les infrastructures adéquates, en associant les associations humanitaires et en ne s'aliénant nullement la population de la ville, partie prenante d'un élan de solidarité et heureusement sourde aux sirènes xénophobes. Grande-Synthe est la démonstration *in vivo* que les classes populaires ne sont pas fatalement hostiles à des politiques d'accueil à l'égard des réfugiés et migrants.

Un front humaniste existe, il est une condition de la substitution d'une République ouverte et égalitaire à une République autoritaire. Il s'agit de l'approfondir, de le renforcer pour redonner à notre République ses fondamentaux de solidarité. ☞

ILLUSTRATION : STÉPHANE MANEL POUR LA VIE